

Allocution du Recteur René CHAMUSSY, s.j.

L'Université à l'heure de la mondialisation

à l'occasion de la fête patronale de
l'Université Saint-Joseph, le 18 mars 2011

Excellences

Messieurs les Recteurs des Universités du Liban

Mesdames et Messieurs les Présidents d'Ordres et d'Associations
Professionnelles

Mesdames et Messieurs les Enseignants

Mesdames et Messieurs les Représentants du Personnel des
services généraux

Mesdames et Messieurs les Délégués des Étudiants

Mesdames et Messieurs les Présidents des Associations
d'Anciens

Chers Amis

Il n'est jamais lassant de toujours s'interroger sur cette institution étrange qu'est l'Université. « Jamais lassant » parce qu'ici se retrouvent et se rassemblent des femmes et des hommes a priori dotés de compétences singulières et soucieux ordinairement de partager leurs connaissances. « Jamais lassant » parce qu'ici se retrouvent des jeunes ordinairement réceptifs et tous soucieux de

se préparer un avenir qui sort de l'ordinaire. « Jamais lassant » parce que c'est bien là que se retrouvent tous ceux qui voudraient peut-être changer les formes d'une société donnée. L'Université en somme demeure ce haut-lieu de tous les espoirs, tout aussi bien pour des jeunes avides de savoir et de compétences que pour des nations soucieuses de se développer et de se retrouver à même de donner le meilleur d'elles-mêmes.

Et cependant l'histoire des universités en notre monde n'est pas l'histoire d'on ne sait quelle entité toujours pareille à elle-même, l'histoire des universités nous invite à découvrir les relations toujours changeantes des hommes et du savoir, du savoir et des sociétés, des connaissances et du développement des peuples. Il y eut le temps des maîtres et des disciples ; il y eut le temps des mandarins et des fidèles ; puis vint le temps des flots plus compacts d'étudiants qui ne cherchaient pas tous le savoir en soi, mais bien plutôt le diplôme, inévitable sésame pour l'emploi de demain. L'Université put parfois se transformer en usine à fabriquer les diplômes. Ce ne fut pas, et n'est pas toujours très réjouissant.

C'est alors qu'un pas nouveau fut franchi. Il fallait que l'Université, ici ou là, retrouve un nouveau souffle : ce serait dans la recherche. Il fallait que les enseignements ne soient plus de stériles répétitions, mais le produit de recherches toujours renouvelées. Il fallait que, au plan politique comme aux plans économique et scientifique, les décideurs puissent découvrir tout ce que pouvaient leur apporter les chercheurs de tous poils. Il fallait que la science des universités se mette au service tout autant de la science elle-même que des sociétés avides de se développer durablement.

Et c'est alors tout naturellement que s'imposa la troisième mission des universités, celle d'être au service de la collectivité. L'Université a pu paraître se poser un jour comme un îlot solitaire au cœur du monde, elle devenait un rouage essentiel de la machinerie sociétale. Il fallait que l'Université soit là, non seulement pour nourrir les entreprises ou pour doper les multinationales au nom de je ne sais quelle « marchandisation », mais pour que fonctionne tout un système social avide d'innovation et de nouveauté. Il fallait enfin que l'Université soit là pour que les populations soient prises en charge en tous leurs segments, des plus pauvres aux plus nantis.

L'Université était faite pour former des esprits, elle devient le creuset de toute recherche, elle s'ouvre maintenant à tous les engagements possibles au cœur de notre monde. Il n'est pas inintéressant dans cette perspective de passer en revue les différentes approches de cette dimension telles qu'appréhendées par des Universités de pays différents. Ici, l'on nous parle sobrement de « service à la cité » alors qu'en un autre continent, l'on évoque « l'engagement social » exigé. Ailleurs l'on développe : l'Université se doit d'être ouverte « à la Cité, à la Région, au Monde » ; elle doit de même s'engager « dans les services à la société, dans les actions de solidarité, dans la coopération internationale » ; elle doit enfin être « moteur de développement économique ». On retrouve là en fait ce que nous dit notre propre charte qui insiste sur la « mission culturelle de l'Université... au service de la promotion des hommes » (article 2). On retrouve tout aussi bien ce qui était la hantise d'un universitaire que le Pape Benoît XVI vient de béatifier en Angleterre et qui ne parvenait à penser son

université qu'en fonction de la société. Newman écrivait : « La formation universitaire est le grand moyen habituel d'atteindre toutes les grandes fins ordinaires. Elle cherche à élever le niveau intellectuel de la société, à éduquer l'opinion publique, à purifier le goût national, à donner de vrais sujets à l'enthousiasme populaire et un idéal sûr aux aspirations des masses... » (John Henry Newman. L'idée d'université. Septentrion 1997 pp. 177-8). Il ne disait pas que l'Université devait permettre de gagner de l'argent, il ne disait pas que l'Université devait n'être que la caisse de résonance des querelles socio-politiques de chaque nation... Il disait que l'Université avait comme tâche première de changer le monde. Et cela implique de la recherche, certes, mais aussi des investissements personnels inévitables, un certain engagement gratuit.

* * *

L'Université donc n'est plus ce qu'elle était, et l'étudiant de même qui ne devrait plus être seulement disciple ou apprenti, mais aussi chercheur, citoyen, travailleur social, promoteur d'une société autre, levain dans la pâte du seul fait des qualités acquises à l'Université. Mais s'il en va ainsi, ce n'est pas seulement du fait d'une croissance inévitable, c'est bien parce qu'aussi le monde qui nous entoure n'est plus tout à fait le même, car voici qu'est venu le temps de la mondialisation.

Certes, les spécialistes nous le disent, la mondialisation ne date pas d'aujourd'hui. Mais elle prend maintenant des formes inédites et nous provoque dès lors de façon tout à fait spécifique, car si elle ouvre des horizons et crée des relations nouvelles, si

elle se fait aujourd'hui signe de mobilité et de partage, si elle aide à briser les frontières, elle nous entraîne en fait dans un univers dont il ne faut pas ignorer les nouveaux contours. Dans une adresse aux responsables jésuites de l'enseignement supérieur, le R.P. Adolfo Nicolas, supérieur général de la Compagnie de Jésus, développe longuement cette perspective.

Permettez-moi de le citer :

« Quand on peut avoir accès à tant d'information si rapidement et si facilement, quand on peut nous exprimer et dire au monde nos propres réactions si rapidement et sans réfléchir en un blog ou micro-blog ; lorsque le dernier éditorial du New York Times ou de El Pais, ou la toute récente vidéo peuvent être diffusés si rapidement à travers la moitié du globe pour façonner les perceptions et les sentiments, alors, la tâche ardue qui consiste à user de la pensée critique et approfondie est souvent court-circuitée.

Lorsqu'on peut « couper-coller » sans avoir à user de la pensée critique ou à user de sa belle plume, ou même à en venir à des conclusions personnelles soigneusement réfléchies ; lorsque de belles images de commerçants de rêves des consommateurs envahissent vos écrans d'ordinateurs, ou lorsque les bruits désagréables peuvent être évités en écoutant son baladeur numérique, alors, la vision ou la perception de la réalité, ou même les désirs restent bien superficiels. Lorsqu'on peut devenir « amis » si rapidement, sans le moindre effort, avec de simples connaissances ou même avec des inconnus à travers des réseaux sociaux – et si l'on peut

facilement « retirer de sa liste d'amis » un autre sans l'effort de la rencontre ou si besoin est, de la confrontation et puis de la réconciliation – alors, les relations peuvent, également, devenir superficielles.

Lorsqu'on est accablé par un nombre vertigineux de choix, de valeurs, de croyances, et de visions de la vie, alors on peut facilement glisser dans la superficialité paresseuse du relativisme ou de la simple tolérance des autres et de leurs visions au lieu de s'engager dans la tâche ardue qui consiste à former des communautés de dialogue, à la recherche de la vérité et de la compréhension. Il est, certainement, plus facile de faire ce que l'on nous demande plutôt que d'étudier, de prier, de prendre des risques ou des décisions.

(...) Nos nouvelles technologies ainsi que les valeurs qui les sous-tendent, comme le relativisme moral et le consumérisme, sont en train de façonner le monde intérieur de nombreuses personnes, notamment des jeunes qui nous sont confiés, limitant ainsi le vrai développement des personnes humaines et limitant aussi leurs réponses dans un monde en mal de convalescence intellectuelle, morale, et spirituelle.

Je ne pense pas qu'il soit facile de contredire une telle vision des choses. La mondialisation a peut-être ses bons côtés – n'ouvre-t-elle pas la voie à des solidarités nouvelles ? – le plus souvent cependant elle nous conduit, au nom d'une facilité relationnelle évidente, à des visions du monde parfaitement impressionnistes, où plus rien ne se tient. Superficialité, relativisme, consumérisme : autant de traits d'un monde nouveau contre lequel se dressent aussitôt les fondamentalismes

et extrémismes de toutes sortes ; autant de défis qui nous sont lancés et qu'il nous faut relever. Le caractère superficiel des relations issues de la mondialisation, note encore le Supérieur général des Jésuites, nous lance un vrai défi car derrière lui c'est toute une procédure de déshumanisation qui apparaît. On retrouve ici ce que disait récemment le sociologue Edgard Morin : « La mondialisation, loin de revigorer un humanisme planétaire, favorise au contraire le cosmopolitisme abstrait du business et les retours aux particularismes clos... » (*Le Monde*, 09/01/11). A nous de réagir en découvrant comment, dans notre enseignement, savoir allier profondeur de pensée et vraie imagination. Cela signifie, indique le P. Nicolas, qu'il nous revient de conduire nos étudiants, par delà l'excellence de leurs compétences professionnelles jusqu'à cette solidarité créative dont nos sociétés ont tant besoin.

* * *

Les quelques propos que nous ont suggéré les réflexions du Supérieur général des Jésuites relèvent avant tout du constat. La mondialisation est ce qu'elle est et il serait vain de la nier, elle a ses conséquences. Il nous importe de les considérer non comme des fatalités, mais comme des défis à relever, comme des sommations qui devraient nous conduire à travailler différemment, à nous situer de façon très spécifique dans le grand tohu-bohu qui secoue le monde aujourd'hui, à découvrir comment en des domaines spécifiques nous sommes tenus d'agir en telle sorte que de nos facultés et instituts émanent des hommes et des femmes tout à fait préparés à faire front aux problèmes de notre temps.

Il importe dès lors de préciser les objectifs que dans un tel contexte, on ne peut se permettre de passer sous silence. Les hommes et les femmes que nous souhaitons former doivent être aptes à les assumer sans hésiter. Trois axes de travail nous semblent devoir être, ici, mis en valeur : l'environnement qui se dégrade, la pauvreté qui s'étend, les crises relationnelles et spirituelles qui se font plus dramatiques.

Un environnement qui se dégrade... Je ne voudrais pas m'étendre trop longtemps sur un sujet si brûlant. Mais comment ne pas évoquer ici la pollution de l'eau, la pollution de l'air, la surexploitation des ressources naturelles, la destruction des habitats naturels ? Et comment ne pas évoquer les conséquences de pratiques si pernicieuses : le réchauffement climatique, l'assèchement des nappes phréatiques, la détérioration de la qualité de vie, le déclin inexorable d'une biodiversité dont le Liban avait toute raison de s'enorgueillir ? Un tel tableau fait peur et il exige de nos Universités des engagements fermes dans la formation de nos étudiants, une formation qui devrait s'attacher à tout ce que peut recouvrir le concept de « développement durable », à leur donner les instruments en somme pour qu'ils puissent construire un monde viable/vivable/équitable, un monde en somme où le souci de la protection de l'environnement se relie au souci du développement économique aussi bien qu'à celui du développement social et culturel. La déclaration de Bonn sur l'éducation au développement durable dans les établissements d'enseignement (UNESCO-2009) recommande l'intégration des questions de développement durable à tous les niveaux d'éducation et dans toutes ses formes selon une approche systémique intégrée et encourage la réalisation de

recherches scientifiques en tous ses domaines. Il nous revient donc de nous mettre à l'œuvre en nous engageant sans hésiter tant dans la révision en ce sens de nos programmes de formation que dans la mise en œuvre de programmes efficaces de gestion des ressources au niveau des institutions et des campus en telle sorte que les concepts d'économie, de recyclage et de réutilisation de ce qui peut l'être deviennent les maîtres-mots de notre style de vie. On ne décrète pas la transformation écologique d'une Université, on y œuvre et c'est là une tâche pour tous les acteurs de la communauté universitaire. On ne peut de même jouer sur des concepts comme le développement durable sans s'interroger sur l'investissement que nous faisons en ces domaines. L'Université s'est développée dans le domaine de la recherche au niveau de la santé, elle doit faire de même en ce qui concerne les énergies nouvelles et les nouvelles technologies. Ce sera là, encore une fois, un développement qui ne pourra se faire que pour le Liban et toute la région.

Car, vivre au rythme des développements que nous venons d'évoquer, c'est évidemment vivre au rythme de ce qui se fait dans le pays et dans la région. Jamais peut-être autant qu'aujourd'hui, l'Université n'a eu le devoir d'être branchée sur le vécu des populations qui la portent. La bonne santé économique du Liban et de la région, ce doit être notre souci primordial. Aussi bien avons-nous indiqué plus haut que le second des axes de travail de notre Université doit être « la pauvreté qui se répand »...

Certes il pourrait être légitime de nous accuser de porter ici un jugement quelque peu hâtif. N'a-t-on pas dit et redit que le Liban avait su échapper à la grande crise économique de 2008 ?

N'est-il pas évident que les chantiers se sont multipliés tout au long des années 2009-2010, même si, en fin d'année, la tendance semble s'inverser ? Il serait cependant bien rapide de s'en tenir à de telles approximations. Certes le Liban n'a pas été emporté par la crise qui a touché l'Occident, mais il ne vit pas non plus au rythme de développement des populations asiatiques. Certes il en est qui peuvent se payer des appartements à grand prix, mais il en est beaucoup d'autres qui doivent restreindre leurs dépenses. Certes, entre 1997 et 2004, aux dires des experts de l'UNDP, les taux d'extrême pauvreté ou de pauvreté « forte » ont baissé (8% pour la première, 28% pour la seconde), mais dès 2004, le mouvement s'est inversé : les prix montent et les salaires ne suivent pas et de terribles inégalités apparaissent qui creusent des abîmes entre les populations des divers mohafazats ; entre élèves de telle ou telle école, entre hommes et femmes tout aussi bien. Les conséquences de telles disparités ne peuvent être ignorées de la communauté universitaire, et, là encore, c'est tout aussi bien au niveau de nos programmes qu'au niveau d'un éveil et d'une mobilisation réfléchie de nos étudiants qu'il nous faut agir. Car tolérer de telles inégalités, c'est porter atteinte à la notion même de citoyenneté qui concerne, ainsi que nous le rappelle très justement le rapport de l'UNDP cité plus haut, tant les droits politiques et civils de tout un chacun que les droits sociaux tout aussi bien. A nous donc d'inventer les formations qui éveilleront ceux qui les suivront à des dimensions nouvelles de leur citoyenneté, à nous de multiplier les possibilités d'interventions bénévoles sur le terrain à l'image de ce qui se fait depuis 2006 dans l'Opération 7^{ème} jour et dans tout ce que nous appelons maintenant « activités au service de

la collectivité ». Nous retrouvons ici cette fameuse troisième mission de l'Université. Nous ne pouvons y échapper.

Mais, nous le disions plus haut, il va de soi que pour nous l'engagement social de l'Université ne peut se limiter à des implications – si approfondies soient-elles – dans le développement durable ou la lutte contre la pauvreté ; il ne peut en effet être question de passer à côté du problème que nous soulevions avec le Supérieur général des Jésuites et qui met en relief les fruits perniciose de la mondialisation dont la conséquence première nous renvoie à une crise profonde de la culture et un éloignement de toute spiritualité. Il va de soi pour nous qu'un tel effondrement des valeurs primordiales qui nous font vivre ne peut être que catastrophique. Il se traduit par une incapacité à communiquer en profondeur avec l'autre, à élaborer tout aussi bien une pensée qui ne se résume pas à quelques slogans sans âme. Il se traduit a contrario par le renvoi de certains à des attitudes, comportements et propos tout à fait fanatiques et bornés ; de toutes façons, plus personne ne communique avec personne puisqu'il n'y a plus rien à communiquer, sinon de vagues stéréotypes, sinon tout aussi bien des formules toutes faites issues de lointains catéchismes.

Confrontés à de telles situations, il nous revient à nous universitaires de redonner sens aux mots, de faire revivre nos intelligences, de réapprendre à tous ceux qui nous entourent le poids des choses vraies et vivantes. Il n'y a pas de cours à inventer pour tout cela. Il y a seulement à vivre avec tous ceux qui sont là en les respectant, en leur indiquant qu'il est des chemins de vérité, des rencontres de poids qui valent mille fois les raccourcis découverts sur internet. Il y a seulement à

tout faire pour que l'on puisse faire comprendre à tous que par delà les mille et une découvertes des nouvelles technologies, il est des innovations qui peuvent naître du silence, de la méditation ou d'un échange en profondeur entre chercheurs. La mondialisation, telle qu'elle se présente, peut détruire l'homme, le désagréger ; elle peut tout aussi bien être le point de départ d'une reconquête de l'humanité de l'homme tout autant que de son ouverture sur Dieu, sur l'infini, sur l'Autre, le tout Autre. Les universitaires peuvent se noyer et s'affadir dans le monde de la connaissance tel qu'il se présente aujourd'hui, ils peuvent devenir ces êtres sans relief qui vivent en troupeau à la lumière des flashes ; mais ils peuvent, ils doivent en fait se resituer comme des créateurs. Toute notre éducation aujourd'hui doit être éducation à l'innovation et à la créativité en fonction de valeurs qui restent pour nous intangibles.

* * *

Confrontés à une mondialisation qui est ce qu'elle est, nous avons dit les impératifs qui nous semblent devoir s'imposer à nous : travailler au développement durable dans ce monde, nous vouer toujours à l'aide des plus pauvres, réveiller en nous les valeurs vives qui nous aideront à respirer et à créer. Il s'agit bien là d'impératifs essentiels, de ce qui en fait nous permettra véritablement de vivre ensemble. Il s'agit bien là du socle essentiel à tout engagement au service d'une société qui est toujours à construire, et nous en venons là pour terminer à ce vers quoi tout doit converger : la vie en société. En ces temps de haute mondialisation, vous avez des familles à construire,

vous avez une communauté universitaire et professionnelle à mettre en forme, vous avez un pays qui doit enfin en finir de se déchirer. Mais comment ?

Nous avons dit ce qui devrait être le « socle », ce qui peut nous servir de tremplin, il faut dire enfin ce qui devrait nous accompagner toujours, les exigences personnelles qui sont, qui devraient être les nôtres pour rendre le monde vivable. Il y a, à ce niveau, des valeurs, des modes de comportement, des choix d'insertion que nous ne pouvons ignorer et qui sont essentiels.

Des valeurs ? Pourquoi faudrait-il éternellement revenir sur ce chapitre. Il est en fait essentiel à tout ce qui peut être dit, fait, vécu par le groupe social auquel nous appartenons. Notre communauté universitaire n'existe, par delà les individus qui la composent, qu'en fonction de ces concepts qui devraient structurer la personnalité composite de ceux qui l'habitent : le souci permanent de la vérité et de la justice, la volonté d'engagement au service de tous, la reconnaissance de la dimension spirituelle qui se doit d'habiter le cœur de chacun, le respect de tous les autres, le rêve de bonté qui pourrait nous habiter...

En arrière-fond d'un tel appareil, il y a, bien sûr ce qui fait la marque de notre Université, une université catholique mais totalement ouverte à tous ceux qui vivent d'autres traditions religieuses, à tous ceux qui adoptent d'autres façons, plus laïques, d'envisager leur engagement civique. En somme, ce qui doit avant tout compter pour nous à ce niveau, c'est l'affirmation perpétuée d'une nécessaire coexistence de personnes toutes différentes, toutes marquées culturellement de traits spécifiques. C'est ainsi que s'est construit le Liban, c'est ainsi qu'il nous

revient aujourd'hui de poursuivre cette mise en œuvre, à notre niveau comme à tant d'autres niveaux.

Reste le dernier volet de notre recherche. Ces beaux principes que nous venons d'énumérer, il nous faut les vivre et les vivre ensemble. En famille, on sait, en gros, comment s'y prendre même si les relations parents-enfants ne sont pas toutes idéales. A l'autre bout du spectre sociétal, au niveau des grands ensembles, nous l'avons dit en évoquant la mondialisation, les choses ne vont pas bien, les citoyens se retrouvent happés par des courants multiples les conduisant tant au relativisme et à la dispersion qu'au renfermement et au durcissement sectaire. Dans les structures intermédiaires, à nous d'inventer des vivre-ensemble spécifiques et cela ne va pas de soi. On peut se dire que le dirigisme rigide n'est pas la solution ; on peut tout aussi bien estimer que la démocratie représentative n'est pas plus efficace ; on peut rêver d'une démocratie participative qui permettrait l'implication de citoyens toujours plus nombreux dans l'élaboration des façons de vivre. Entre ces trois structures, il nous faut naviguer en espérant que le côtoiement de tous avec chacun permettra un jour d'y voir plus clair. Une chose est sûre, c'est que les ouvertures de tous vers tous, symboles du nouvel ordre mondialisé, ne peuvent que nous inciter à nous ouvrir continuellement à l'autre et aux autres, à nous mettre en réseau avec eux, à nous dire en somme que l'important aujourd'hui est de toujours être relié aux preneurs de décision tout aussi bien qu'à ceux qui préparent ces décisions.

* * *

Notre Université, Mesdames et Messieurs, vit, comme tant d'autres au rythme des changements de notre monde. Et ces changements ne sont pas toujours réjouissants. Nous citons tout à l'heure Edgard Morin. Il faut l'écouter encore : « La marche vers les désastres va s'accroître dans la décennie qui vient. A l'aveuglement de *l'homo sapiens* dont la rationalité manque de complexité, se joint l'aveuglement de *l'homo demens* possédé par ses fureurs et ses haines. La mort de la pieuvre totalitaire a été suivie par le formidable déchaînement de celle du fanatisme religieux et celle du capitalisme financier. Partout les forces de dislocation et de décomposition progressent ». Il est évident qu'en ce cœur du Proche-Orient où sévissent tant de porteurs de malheurs, les tensions sont tout aussi vives. A nous de savoir affronter toutes ces mutations, en nous ouvrant aux autres sans hésiter, en inventant de nouveaux engagements, en restant fidèles à des traditions qui ont fait le bonheur de tant de générations anciennes et qui se fondaient déjà sur la prise en considération de droits universels : droit à la connaissance, droit au respect, droit à la capacité créatrice. Il n'y a pas à choisir entre ceci ou cela, il y a à exister avec tout cela. C'est ainsi que notre communauté universitaire remplira sa mission.